

Opéra bouffe : Une anthropologie gourmande de nos modes alimentaires, Pascal Lardellier, EMS, collection Societing, 2011, 13-18

L'art de lier nos matières de table

Préface de Jean-Jacques Boutaud

Ce livre couvait. Depuis toujours, Pascal Lardellier, infatigable entomologiste du social, observe le spectacle grouillant du quotidien, en suit les mouvements, les analyse, et perce les tropismes, ces lieux d'intériorité, d'intimité, qui s'ouvrent et se rétractent dans la palpitation de la vie en société, du sujet au social. Il ne pouvait manquer de se poser ou de se poster dans ce lieu central du quotidien, théâtre de l'ordinaire et du sublime, foyer de toutes les émotions : la table.

Aussi loin que remontent nos souvenirs personnels, ils renvoient, d'une manière ou d'une autre, à la table. Et à l'échelle des civilisations, le mâcher et le manger ont toujours composé avec le penser. Voilà qui donne matière, au-delà du possible à dire et englober, du particulier à l'universel, de l'actualité au légendaire. A travers son insatiable désir et plaisir d'écriture, si ce n'est sa patiente mouture du social, Pascal Lardellier est toujours revenu ou repassé, consciemment ou non, par ce lieu hautement symbolique qu'est la table, avec tout ce qui peut entrer dans sa dramaturgie.

Il nous suffit de suivre la composition limpide cet ouvrage : les acteurs pris au jeu d'une scène sociale, à la fois codifiée, normalisée, ritualisée, mais contraints aussi de faire vivre leur rôle, de composer, d'improviser, pour que la table vive et que s'accordent les convives. Puis, au menu de l'ouvrage, les situations et les cadres de nos expériences de mangeurs, les moments et les hommes, pourrions-nous dire, pour reprendre les accents goffmaniens, sensibles et assumés dans l'écriture de cet *Opéra bouffe*. Chemin faisant, en

balayant toujours le regard sur les scènes alimentaires, Pascal Lardellier nous convie ensuite à resserrer le cadre sur les aliments et les breuvages, ces adjuvants de la pensée magique qui nourrissent en permanence notre imaginaire.

Il s'agit bien d'une construction *a posteriori* tant Pascal Lardellier a inscrit, au fil des années, dans la trame de ses travaux, ses points d'appel sociologiques et symboliques, au spectacle bigarré, contrasté de la table. Contrasté et contradictoire, même, tant elle donne à voir tout et son contraire. Privilège du postmoderne et maintenant de l'hypermoderne, s'il faut retenir des étiquettes commodes, un peu faciles, que Pascal Lardellier ne rejette pas, dès l'instant où elles engagent à saisir les contradictions, les paradoxes, les tensions permanentes qu'affronte le mangeur, pour aller plus avant dans la complexité et la richesse du sens investi dans l'alimentation, la table et le partage du repas ou d'émotions gustatives.

Contradictions ou contrastes heureux, de nature à entretenir cette passion de la table, ce discours social qu'elle alimente à foison et en permanence, comme l'observe si bien Pascal Lardellier, d'un point à l'autre de son tableau vivant et incarné : le local et le global, le terroir et le monde, la bonne franquette et le festin, l'ordinaire du plat et ses reliefs culturels uniques, fondamentaux, le passé et l'horizon du sujet, son intimité et son besoin d'exposition, etc.. Par-delà ces contrastes et contradictions, où l'auteur se meut avec vivacité et délectation, se détache cette tension symbolique entre l'horizontal et le vertical. Sous un premier rapport, horizontal, la table rassemble, réunit, place au même niveau, gomme les barrières sociales. Elle installe et instaure le partage, la confiance, voire la confiance. Pour le chercheur en communication, qu'est Pascal Lardellier, elle est signe de communauté, de communion, mais aussi d'excommunication quand on n'a pas sa place à table ou que l'on perd tout crédit à table, pas seulement au moment de payer sa note, vous le verrez.

La table se vit et se rêve aussi comme espace de transcendance, sur un plan vertical, cette fois. Moment de grandes émotions, lieu de croyances, entre « nourritures divines » et pensée magique, bien au-delà du plateau en vol, de ces « hauts plateaux » comme les définit malicieusement notre auteur. Relation verticale à table, dans la distribution des rôles, les positions symboliques des degrés et des hiérarchies ; relation verticale au goût, capable d'élever, de sublimer, de transporter, comme l'on disait à l'âge classique.

Transcendance dont Pascal Lardellier s'amuse, bien souvent, plutôt que marquer sa révérence, sa déférence, car l'écriture se veut jubilatoire. Pour rendre justice à tant de créativité et d'aisance dans le style, il n'est pas utile de détacher un exemple plutôt qu'un autre. Nous renvoyons le lecteur à ces tableaux savoureux, tantôt croqués au trait vif, tantôt ciselés dans le détail. Une écriture toujours alerte, avec cette obstination presque naturaliste à faire mouche, à voir le symptôme sous le signe, quitte à dévoiler les « dessous de table ». L'art et la manière, en quelque sorte, conjugués à la matière.

Nous avons travaillé, il y a quelques années, aux fondations d'une « sémio-anthropologie ». Un appellation bien indigeste, il est vrai, mais qui avait le mérite, et le garde, espérons-le, d'inscrire la surface d'impression des signes (« sémio »), dans la communication sociale, sur un fond de significations symboliques profondes, pour l'homme en société (« l'anthropo »). Le projet de l'auteur ne s'arrête donc pas à la surface d'inscription des signes, fussent-ils discrets ou manifestes, attractifs ou déroutants, mais vise à éclairer des systèmes symboliques qui dépassent les fantaisies du courant ou de la tendance, les habillages d'une époque et même les traits d'une culture, décrite ou non comme post-moderne, pour aller vers l'essentiel et l'universel de la table.

Nul doute qu'à travers cet itinéraire symbolique, attaché à la table, son théâtre d'expression et la valeur investie dans tous ses éléments, non réductibles aux aliments, Pascal Lardellier nous livre, ici, une illustration magistrale de cet art de décrire le social, à la confluence du signe et du

sensible. Magistrale car c'est à la fois le Professeur qui parle et le chercheur, porté par la *libido sciendi*, qui s'incarnent tous deux dans le figure de l'auteur, avec sa liberté d'écriture.

Jean-Jacques Boutaud